—Ouï, et ceci sera un duel à mort. J'aurai la vie de cet homme, ou il aura la mienne, et je viens vous chercher pour être mon témoin, Dumillet.

—Je suis prêt, répondit-il, en tendant la main à Georges, je serai votre témoin, votre second, et, si vous le manquez, plus tard je ne le manquerai pas, moi !...

—Partons, dit Georges, partons ; il faut que cette nuit nous couchions à Fontainebleau.

Le voyage se fit rapidement et en silence ; Clodomir avait un air triste et grave qui décelait la douloureuse préoccupation où le jetait la situation de son ami. Georges, brisé de fatigue, sommeillait péniblement. Entre onze heures et minuit ils arrivèrent à Fontainebleau et descendirent dans un hôtel, en face du café de la Comédie.

—C'est là que demain matin nous rencontrerons M. de Bearn, dit Georges, en montrant le café ; un prétexte insignifiant amènera une querelle, je l'insulterai publiquement, et il faudra bien qu'il se batte....

Ils passèrent la nuit dans la même chambre. Avant de se coucher Georges dit à Clodomir :

—Mon ami, j'ai déjà fait quelques dispositions, j'ai écrit....mais c'est à vous que je voulais confier mes dernières volontés ; si je succombe, vous irez trouver mon père et Thérèse, vous leur annoncerez la funeste nouvelle, vous leur porterez un souvenir, une boucle de mes cheveux que vous couperez vous-même avant de me mettre au cercueil....Vous ferez cela, Dumillet, vous me le promettez ?....

Il ne répondit que par un signe affirmatif, et passa la main sur ses yeux pour cacher une larme. Georges repartit :

—Si je meurs, Lara est à vous ; je vous le donne, c'est un ami qui m'a suivi dans les terribles vicissitudes de ma vie....vous en prendrez soin, Dumillet....

—Toujours, toujours, comme de moi-même ! s'écria Clodomir, d'une voix brisée ; mais c'est impossible....vous ne succomberez pas !...il y a un Dieu là haut !...

—Soyons calmes, dit Georges, en mettant sur une table la boîte de pistolets qu'il avait apportée ; oui, j'espère, je crois qu'il y a au ciel une Providence qui veillera sur moi !...Bonsoir, mon ami ; il faut à présent essayer de dormir.

Le lendemain matin, Georges et Dumillet descendirent au café de la Comédie ; il y avait déjà là assez de monde ; quelques officiers d'un régiment en garnison à Fontainebleau jouaient et lisaient les journaux. Georges prit place un peu à l'écart et se fit servir. M. de Bearn n'était pas encore arrivé ; il y eut un quart d'heure d'attente

qui parut un siècle d'angoisses à Clodomir ; enfin, la porte du café s'ouvrit brusquement, et M. de Bearn entra. A l'aspect de Georges, il eut un mouvement imperceptible de surprise et d'hésitation ; mais, se remettant aussitôt, il s'avança d'un pas décidé vers le comptoir, dit quelques mots en riant à la demoiselle, et revint s'asseoir à une table en demandant un journal.

—Vous ne faites pas votre partie de billard, M. de Bearn ? dit un habitué.

—Bah ! répondit-il, est ce qu'il y a ici quelque chose de force à jouer avec moi !...J'ai battu, éreinté tous vos amateurs....

—Si vous voulez jouer avec moi, dit Clodomir, en se levant, je vous rendrai quatre points.

M. de Bearn le regarda d'un air étonné ; cette proposition, à laquelle il ne s'attendait nullement de la part d'un étranger, d'un homme qu'il voyait avec M. de Roqueville, lui causa une certaine surprise, et peut-être de l'inquiétude.

—Quatre points, dit-il, avec ironie ; la partie serait par trop inégale, Monsieur, on me trouve d'une certaine force ; demandez à ces Messieurs ; ils vous diront qui je suis.

—Je vous connais, répondit froidement Clodomir ; vous vous appelez Gaston de Bearn, et l'on dit que vous ne jouez pas mal.

—Pas mal ! répéta M. de Bearn avec une espèce d'éclat de rire ; allons, puisque vous voulez absolument perdre votre argent....mais vous ne me rendrez pas de points ; j'entends que la partie soit égale.

—Je parie vingt francs pour M. Dumillet, dit Georges, en se levant.

—Je les tiens, répondit M. de Bearn, parbleu, je les tiens ! il est tout naturel que vous soyez contre moi, Roqueville.

—Toujours, et en tout, répondit Georges, en le regardant en face. Mais cette espèce de provocation n'eut aucun résultat ; M. de Bearn, sans y répondre, passa dans la salle de billard.

La partie s'engagea. M. de Bearn et les spectateurs eux-mêmes semblaient comprendre que ce n'était pas là une partie ordinaire, un délassement, un jeu ; le silence le plus complet régnait dans la salle ; on n'entendait rien que le choc des billes sur le tapis. M. de Bearn était incontestablement le plus fort ; il gagna.

—Voilà votre argent, dit Georges, en jetant une pièce de vingt francs sur le tapis ; avec moi, la revanche.

—Tout ce que vous voudrez, répondit M. de Bearn, étonné, je suis prêt à vous rendre les quatre points, mon cousin....

—Votre cousin !...interrompit Georges, en